

Editions La Gauloise

Jacques Fournée

Le complexe du Minotaure

Jacques Fournée

Le complexe du Minotaure

Roman

Les Éditions La Gauloise
Série La Gauloise Noire
Edition originale

Préface

L'écriture est un effort, une exigence, un respect.

Il faut laisser aux démagogues de la plume l'idée que le bon peuple n'attend que du brouet, parce qu'il serait incapable d'accéder à d'autres mets. On devrait ainsi limiter nos choix entre les délires nombrilistes de la métaphysique et les œuvres faciles et gratuites permettant cette si chère détente, si nécessaire dans la difficulté des temps.

Le style de Jacques Fournée se situe au-delà de cette contradiction facile et conventionnelle. Il sait cultiver le plaisir et la profondeur, le bonheur de l'intrigue et l'inquiétante valeur des mots.

Le complexe du Minotaure. Roman policier, thriller, roman noir...tout se mêle ici pour nous emporter dans un vertigineux malstrom de la mémoire, une recomposition qui se fait dans le noir, une reconquête de soi qui s'agence par tâtonnements douloureux et jubilatoires à la fois.

-Derrière la fenêtre, la vie. Une vie grise et bruineuse, une vie tronquée, projetée dans les nuages, virtuelle ! Les sons de la

rue me parviennent, étouffés par un tapis de pluie et l'épais vitrage d'une chambre d'hôpital.

Mon bras me démange.

La ligne est établie, tracée et elle s'inscrit dans un quotidien immédiatement perceptible, mais qui toutefois impose un décryptage impliquant le lecteur de part en part. Le héros avance dans un labyrinthe, celui de sa vie. De fait, il vient de loin, de si loin qu'il nous ressemble et nous met en mouvement.

La légende n'a de cesse de rompre le cours du récit linéaire pour lui donner force et perspective. Le Minotaure est ce monstre engendré par Pasiphaé, accouplée par malédiction avec un taureau blanc, et femme de Minos, le gardien des enfers. Un nom qui a de quoi susciter un sacré complexe. Il viendra ici enrichir et nourrir une intrigue conçue autour d'une mort fondatrice autant qu'énigmatique.

Il se trouve en effet que Jacques Fournée sait tresser les genres et les veines. Il nous raconte une histoire - et nous en avons besoin, non pour nous distraire mais pour percer les mystères de notre vie - tout en cultivant un sens de la rupture. Une cassure venue du mythe, une brisure poétique et onirique de la langue.

De touches en touches, ce roman dessine ainsi une vision de l'homme et du monde. *La peur de me découvrir sous un jour dont je ne veux pas.* Et le texte est effectivement émaillé de craintes et de peurs. Les nôtres, celles que nous enfouissons et

que les lectures révèlent. Comme toutes fictions véritables (celles qui descendent vers les fondements de nos sociétés, en nos structures familiales, en nous-mêmes) ce délire se présente comme une démarche cathartique, un aller simple vers « un secret de famille », de cauchemar en actions rudes la vérité émerge : *Mon cauchemar ? Je crois qu'il vient de se terminer... en tout cas, je suis allé au bout de mon rêve !*

On peut cependant percer les rêves noirs, les dépasser. Pourrait-on aller jusqu'à affirmer que l'amour est une force attractive contre l'amnésie et les craintes qui sont en nous ?

Le supposer serait déjà beaucoup. Et ce livre nous y invite.

Yves UGHES.

Avant-propos

L'homme s'approcha du Sphinx, épuisé par une errance de plusieurs siècles. Il était vieux, en guenilles. La fatigue, mêlée au sable et à la sueur, avait creusé de profonds sillons sur son visage et ses cheveux desséchés volaient au vent du désert. Il s'agenouilla au pied de la statue et s'adressa au gardien des pyramides en ces termes.

-Sphinx, toi qui symbolises l'inéluctable, toi dont les yeux regardent couler les Nils célestes et voguer les barques solaires, dis-moi qui je suis. Ma naissance est une faute, ma vie n'est qu'un tourment et je n'ai aucun droit au repos dans cette spirale incessante où la lumière me fuit. Aide-moi !

Et le sphinx lui répondit.

-Tu es né d'une étreinte adultère entre un monstre pervers et une Pasiphaé de province. Incapable de t'assumer, ton père t'a rejeté, condamné à errer dans un labyrinthe qu'il avait lui-même

construit. Il est Minos et Dédale à la fois, conjuguant avec un art consommé la domination abusive et l'ingéniosité corrompue. Enfermé dans l'absurde refoulement, tu t'es nourri de mensonges jusqu'à l'écœurement.

Certes, tu as voulu combattre, tuer ce Minotaure qui coulait dans tes veines, accomplir ta transformation, devenir Thésée. Jamais pourtant, tu ne t'es libéré du regard de Minos. C'est dans le miroir de ton père que tu t'es regardé, pas dans le tien !

Aujourd'hui, tu te veux libre. Tu as suivi la lumière, le fil tenu qui t'a mené jusqu'à moi.

Alors, écoute mon conseil :

Oublie ta naissance, oublie tes tourments et remercie les Dieux de n'être que la victime et non pas le bourreau. Comme moi, contemple le soleil, il est la sagesse et te comblera de plénitude. Il est au début et à la fin de toutes choses.

Le vieillard se releva péniblement, regarda le Sphinx et lui dit.

-Tu n'es qu'une statue stupide. Ta tête humaine n'a pas plus de cervelle que ce corps de lion qui t'atrophie. Il est exact que j'ai tué le Minotaure qui était en moi. Je suis venu pour que tu m'ouvres le chemin de l'absolu, et tu me conseilles d'adorer le soleil. Où est donc cette élévation à laquelle j'aspire ? Je suis devenu Thésée, soit, je veux aller plus loin encore, continuer, dépasser l'interdit ! Oui, enfin, je veux être l'égal du Tout-Puissant ! Demain sera le jour, l'immanquable victoire. Je

jetterai mon père aux enfers et j'irai seul vers celui que tu prétends adorer.

Demain je serai Icare... je serai l'égal des Dieux ! »

Sept heures !

Une lune d'équinoxe s'enfuit derrière les rochers de Kerlozec, chassée par le premier soleil d'automne. Elle emporte la mer vers le large, là-bas, tout près du grand Léron, découvrant des écueils que le reflux normal ignore. Des traînées de goémon sillonnent la plage vierge, ordonnées et luisantes. Septembre glisse vers sa fin.

Bientôt les habitants du petit port de Bréhec vont se rassembler pour l'ultime pêche à pied de la saison. C'est la tradition. Et la tradition, en Bretagne...

Leperec a rejoint la côte en milieu de jusant pour atteindre le premier la pointe de Kerlozec et regarder l'aube former une sanguine sur l'île de Bréhat. Son vieux corps efflanqué et noueux se confond avec le granit, ses yeux délavés par le sel scrutent les failles profondes laissées par la marée. Tout à l'heure, il y surprendra les crustacés et les 'dormeurs' oubliés par l'océan. Tout à l'heure... pour l'instant ses doigts se

réchauffent sur un café-thermos sorti d'une vieille musette éclaboussée d'écume.

« Par-dessus *fousseux* et *has*, par-dessus le *fon* de la *Gautrâs*... » Une vieille légende qui parle de sorcières ! Leperec se la raconte à voix basse, comme un rite, une incantation destinée à favoriser sa pêche.

Une heure plus tard, il a vidé ses repaires les plus en amont, ramené dans ses filets une vingtaine de bouquets et débusqué un homard bleu. À croire que les sorcières aiment que l'on se souvienne d'elles...

Une silhouette trapue s'approche, ses cheveux roux retiennent le soleil.

-Evidemment, si tu passes avant les autres, il ne me restera rien à gratter, moi, j'te l'dis !

-Salut Guérolan ! toujours aussi teigneux. Même à jeun, il faut que tu râles. Ils sont tous comme toi dans ton Irlande natale?

-Non ! sauf quand il viennent se perdre dans ce bled pourri !

-Tiens, regarde plutôt ce que j'ai attrapé ! –Il lui montre fièrement sa prise- Je l'ai piégé dans la faille des aloses... dix centimètres d'eau, pas plus !

-T'as vu ses taches jaunes ? C'est un vieillard que t'as pêché ! Sûr qu'il va être filandreux...

Leperec replonge le crustacé dans un seau couvert d'algues. Des crevettes en profitent pour sauter du récipient, vite rattrapées dans leur fuite.

-Ne les mélange pas, incapable, ou ta saloperie de crabe va se les bouffer, moi j'te l'dis !

-Qu'est-ce que ça peut te faire ? De toute façon, que je les mange l'un dans l'autre ou séparés, le résultat sera le même !

-Gastronome de mes fesses ! il te reste du café ?

Guérolan s'empare du thermos sans attendre la réponse. Vide ! Il scrute les rochers en avant-garde. Les algues encore immergées ont des mouvements lascifs sous la fine écume des vagues. Bientôt, elles seront découvertes, exsangues jusqu'au prochain flux.

-Encore une heure avant l'étales ! je vais aller aux praires puisque tu as piraté mes caveaux. À la remontante, je ferai les étrilles. Moi, j'te l'dis, ça vaut pas le homard ! ...enfin, on fera avec ! Ça m'apprendra à pêcher avec un gueux...

-Arrête de pleurer, tu sais bien que nous dînons ensemble. Ce soir, on se retrouve tous sous les tilleuls de 'Ty Brao' ! Yannek a promis d'apporter du cidre nouveau, celui de Ker

Moran, ça changera du 'Gros Plant'. Si tu arrêtes de rouspéter, tu auras le droit aux pinces de mon vieillard filandreux.

Une mouette passe au ras des vagues, poursuivie par les cris énervés d'un fou de Bassan. Plus haut, vers les falaises, un groupe de marins s'est formé, cercle mouvant d'où s'échappent jurons et appels. Un homme se met à gesticuler dans leur direction.

-Il a l'air de nous faire signe, moi j'te l'dis ! Je me demande même...

-Allons-y !

Leperec plante son crochet à crabes dans le sable et se dirige vers l'attroupement, flanqué de son soleil irlandais. En s'approchant, il remarque une masse sombre étendue aux pieds des pêcheurs.

-Un marsouin... un marsouin que l'océan aura abandonné ! Pas de quoi s'exciter...

-Tu parles d'un marsouin ! Moi, j'te l'dis, j'en ai encore pas vu avec des jambes...

Le cercle se rompt, Leperec découvre un corps gisant sur la grève. Un homme encore jeune, pas très grand, avec une chevelure bouclée comme un ange. Ses vêtements sont déchirés et deux plaies lui strient le dos à la hauteur des omoplates. Leperec se penche.

-Bon Dieu ! on dirait...

Il retourne le corps délicatement. Le visage est couvert de boursouflures et des plaques rouges marquent son thorax jusqu'à l'abdomen.

-Marc ! Marc Minovitch... il a dû tomber de la falaise ! Ça devait bien arriver un jour ! Avec le crachin d'hier, l'herbe est devenue glissante... Il respire encore. Faut prévenir le Samu !

-C'est déjà fait.

Une sirène confirme. L'ambulance apparaît et s'engage sur la plage. Leperec regarde un moment les infirmiers s'activer et va rejoindre Guérolan. Celui-ci paraît bouleversé.

-Ne fais pas cette tête-là ! Ils l'emmènent aux Urgences de Saint Georges ! L'hôpital de Paimpol est le meilleur de la région. Il va sûrement s'en sortir... D'accord, la falaise est abrupte, cependant il n'y a pas de rochers à cet endroit-là. Le sable aura amorti le choc...

-J'dis pas... pour sûr, j'dis pas ! pourtant... les blessures ! T'as vu les blessures ?

-Il se les sera faites dans la chute !

-Deux trous dans l'dos, bien symétriques ? Moi, j'te l'dis, c'est pas cachère ! Et les brûlures, hein ? Tu les as vues, les brûlures ? On dirait le noyé de la Saint Gilles.

-Oui, bon ! J'ai vu les brûlures. L'eau, le feu, tu sais... bouillis ou rôtis, les homards ont la même couleur ! Et puis, le noyé de la Saint Gilles, ça remonte à plus de trente ans. Il y a prescription !

-Instit de merde...

-...EX instit ! ...dix ans de retraite, ça donne droit aux égards !

-D'accord ! Ex instit de merde ! C'est laïc, ça vous enseigne Descartes et ça bande aussi mou qu'un curé devant la grotte à Lourdes ! Moi, j'te l'dis, le petit Minovitch, il a dû lui arriver quelque chose de pas catho ! Et cette fois, Boureuil, tout commissaire qu'il soit, il a pas intérêt à refermer le dossier aussi vite, moi, j'te l'dis !

-Tu vas faire quoi ?

-J'sais pas... Peut-être bien que j'en parlerai au Lyonnais ! Après tout, c'est le copain à Marc ! Il est peut-être qu'inspecteur, mais lui, au moins, il a pas vos caboches de Breton !

-Toi aussi, tu es Breton !

-Non, monsieur ! Je suis d'origine irlandaise ! Moi, j'te l'dis, faut pas confondre !

-Comme tu voudras... si tu parles au Lyonnais, t'es plus mon ami.

-Faux cul... je l'ai jamais été !

Derrière la fenêtre, la vie. Une vie grise et bruineuse, une vie tronquée, projetée dans les nuages, virtuelle ! Les sons de la rue me parviennent, étouffés par un tapis de pluie et l'épais vitrage d'une chambre d'hôpital.

Mon bras me démange.

Le cathéter qui le nourrit comme un cordon ombilical n'est pas vraiment gênant, pourtant il s'impose. Il me prive d'une autonomie dont, en fait, je ne saurais que faire. Il m'alimente de loin, impersonnel, étranger comme ce monde de l'autre côté de la fenêtre. Ce matin, je me suis levé, je voulais mettre une image sur ces bruissements flous. J'ai essayé d'incruster en moi les trottoirs brillants, le granit des façades, austère et ruisselant, les boutiques sombres, épier l'étincelle familière, m'incorporer.

Pas la moindre résonance, la vie est restée dehors, sous la pluie.

Le médecin parle d'amnésie consciente, de lésion passagère au niveau de l'hippocampe, de traumatisme secondaire. Je ne comprends rien à son langage vernaculaire. C'est un homme

gris et blanc qui a laissé son sourire aux admissions. Il se veut rassurant. Je le sens dubitatif. Pour lui, ma perte de mémoire est incongrue, elle me classe dans les mauvais élèves, ceux dont les réactions dérangent. Mon mal est hors normes, non médicamenteux, donc incontrôlable. Il préfère s'en tenir aux blessures de mon dos et aux brûlures qui mijotent sous leur couvercle de gazes. La souffrance est soutenable, ce sont les bandes de toile qui me gênent le plus, elles occultent mon visage, me privent de mon autre identité, physique celle-là.

Trois jours depuis ma sortie d'un coma qui, paraît-il, en aurait duré deux. Je navigue dans un second brouillard, celui du vide, moins opaque, plus étouffant. Le silence des souvenirs est assourdissant, il m'opprime. C'est l'horizon qui va toujours plus loin.

Pourtant je fonctionne. Mes connaissances scolaires, celles que la vie m'a apportées, tout cela est présent. C'est la façon dont je les ai acquises et les êtres s'y rattachant que mon cerveau a balayés. Les atteintes de mon lobe temporal ne m'empêchent pas de respirer, de comprendre, d'assimiler. Je ressens les choses d'une manière instinctive, épidermique, comme si les impressions prenaient le pas sur ma mémoire défaillante. Parmi elles, une se fait plus aiguë, déprimante : la solitude ! Depuis mon réveil, en effet, personne n'est venu me voir !

-Réveillez-vous... allez ! ... Vous avez de la visite !

Une infirmière me secoue avec agacement sans arriver à me sortir vraiment de ma torpeur. Un coup d'œil vers la fenêtre : Même bruine, même ciel gris. Le temps n'en finit pas de se diluer.

Près de la porte, un homme vêtu d'un trench-coat imbibé de pluie dévisage mes bandelettes. La quarantaine sans ride, un sourire engageant qui ne parvient pas à masquer la dureté de ses yeux... je le regarde venir à moi en essayant de le situer, de traquer la réminiscence.

Rien à faire !

-Salut, Marc ! Tu aurais pu attendre le ressac pour plonger... la mer aurait amorti ta chute !

-On se connaît ?

-Bien sûr. Tu ne me remets vraiment pas ? ... Rémi ! Rémi Vaillant ! Flic et pêcheur ! Je traque le délinquant et les maquereaux. Ça ne te dit rien ? Pourtant, ça fait plusieurs années que nous traînons nos lignes ensemble ! ...

-Si je comprends bien, nous sommes devenus amis par poissons interposés ?

-C'est un peu ça, oui... tu es certain de ne te rappeler de rien ?

-Désolé... pourtant ce n'est pas l'envie qui m'en manque, croyez-moi !

-Tu peux me tutoyer, tu sais ?

-C'est obligatoire ?

La remarque a fusé, indépendante de ma volonté, dictée par cet instinct qui comble mes lacunes.

-Excusez-moi, monsieur Vaillant ! ... La déception, sans doute ! Je me conjugue à 'l'imparfait du subjectif' en ce moment... vous êtes le premier témoin de ma vie antérieure et j'aurais tant voulu pouvoir mettre une musique sur vos paroles !

-Ça viendra, Marc ! De toutes façons... on n'oublie pas un flic quand on a eu à faire à lui ! C'est comme la vérole, ça laisse des traces ! Alors, n'attends pas que ça te démange... Tiens, prends ça !

'Ça', c'est un portefeuille qu'il a tiré de sa poche et qu'il me tend d'un air absent. Le cuir, fatigué, est de bonne qualité. Un monogramme y est serti en lettres de cuivre. M.M. ! Marc Minovitch.

Mon portefeuille ! Mon nom est la seule chose que je connaisse, il est inscrit au pied du lit.

-C'est à toi, tout est là-dedans : ton identité, ton adresse... quelques photos sur lesquelles je ne figure même pas ! Moi qui

croyais t'être indispensable... Commence par te familiariser avec ces éléments, nous approfondirons plus tard !

-**Nous** approfondirons ?

-Je te l'ai dit : Je suis avant tout inspecteur de police... je... j'ai une enquête à mener, Marc !

-Une enquête ? Je croyais ma chute accidentelle. On m'a dit que j'avais glissé en me penchant d'une falaise !

-Bien sûr... Le problème c'est de savoir ce que tu faisais là-haut, au bord d'un précipice !

-C'est défendu ?

-Non, c'est seulement déconseillé lorsqu'on est agoraphobe... Tu as toujours eu peur du vide ! des grands espaces... même à la pêche tu t'arrimais au bateau comme un malade ! Tu ne serais certainement pas allé te balader seul sur le chemin des Douaniers... trop dangereux pour toi !

-Donc ?

-Donc : rien ! Enfin : rien pour le moment... désolé, je dramatise sûrement... je vois le mal partout ! Un réflexe de poulet, sans doute... J'espère seulement que tes souvenirs te reviendront vite !

Un vilain malaise m'envahit. Rémi semble penser que ma mésaventure n'est pas fortuite. Moi qui n'arrivais déjà pas à réciter ma vie au *passé simple*... il va falloir que je le fasse *au plus qu'imparfait* !

-Et si je ne les retrouve pas ?

-Alors on classera l'affaire... comme l'autre !

-L'autre ?

-Autant que tu l'apprennes par moi : Il s'agit d'une agression. Ça s'est passé il y a quelque temps. Un notable de la région... On l'a retrouvé, chez lui, empalé sur un vieux fer à marquer le bétail ! Plus spectaculaire que grave. Il s'en est sorti ! Quelques jours d'hôpital et une vilaine cicatrice.

-Pourquoi a-t-on classé l'affaire ?

-Le notable a refusé de porter plainte ! Il prétend s'être blessé lui-même en nettoyant le fer à bestiaux. Il faut dire que ces outils ne sont plus utilisés dans la région et qu'il en fait la collection. Pourtant, vu son âge et la profondeur de la plaie, il est impossible qu'il se soit mutilé seul. Étrange, non ?

-En quoi cela me regarde-t-il ? Je ne vois aucun rapport entre moi et votre empalé !

-Tu devrais... c'est ton père !

Si l'on doit un jour remettre la palme du tact, Rémi ne risque pas d'être pressenti. Ses révélations sont autant de coups de massue qu'il m'assène sans ménagement. Pour une première visite à l'hôpital, je suis servi ! À la question de savoir '*qui*' je suis, vient se superposer celle de savoir '*ce que*' je suis !

-Dites-moi, Rémi, c'est quoi au juste Marc Minovitch : un mec fréquentable ? ... un voyou ?

-Oh, tu sais ! Il y a des voyous très fréquentables....

« Tu devrais... c'est ton père ! »

Une fois Rémi Vaillant parti, cette phrase m'a longtemps poursuivi. Elle me revient encore comme un leitmotiv. À l'image du '*notable*' empalé sur son fer à bestiaux se superpose un pénible constat, celui de son absence à mon chevet. J'ai un père et il ne m'a pas encore rendu visite à l'hôpital... À cause de ses blessures ? Non, puisqu'il s'en est remis !

Cette pensée en appelle d'autres : Ai-je également une mère ? Des frères, des sœurs ? Une famille en somme ? Pourquoi ne sont-ils pas venus ? En trois jours, mon univers s'est limité à un inspecteur de police, un médecin ésotérique et un psychiatre acharné qui essaye par tous les moyens de *m'exploser* la mémoire.

-Faites un effort, monsieur Minovitch. Vous devez vous battre pour récupérer vos souvenirs. Sans votre passé, vous n'avez pas d'avenir !

Pas d'avenir... étant donné le vide qui m'entoure, je commence à me demander qui peut s'intéresser au mien ?

Entre deux plis du drap, un objet fait un bourrelet : mon portefeuille ! Son cuir usé et le monogramme terni qui l'agrémentent m'inspirent de la sympathie. J'ai dû souvent le caresser, le rider, lui confier mes secrets. Je l'ouvre avec le sentiment étrange de commettre un acte de voyeurisme. La vie qu'il contient est celle d'un autre, proche, intime, même, mais autre.

Celle du Marc Minovitch d'avant.

Une liasse de billets, des papiers d'identité, un permis de conduire, une carte d'électeur, un relevé bancaire... Tout ce passé auquel le psy veut tellement que je me raccroche

Quelques clichés également. Parmi eux, un portrait de femme, jeune, blonde, limpide. Un sentiment étrange s'en détache, comme un appel intérieur, un cognement sourd contre une cloison calfeutrée, un sentiment captif, prêt à se libérer, et le désir impulsif de mettre un nom sur ce visage.

Dans une poche cachée, un bristol : 'Les Editions du Dédale'. Deux francisques croisées, une raison sociale en anglaises torturées, une adresse à Bréhec. Cette carte aussi est chargée d'émotion. Elle contient un message. J'en suis persuadé.

Lequel ?

Je ferme les yeux. Le vide de ma mémoire me donne le vertige. Agoraphobe ! ... Mon cerveau est une place béante où

mon esprit circule à la recherche d'un indice. Très vite je sombre dans le sommeil, engourdi par mes pensées, les traitements et une fatigue d'outre-tombe. Je fais un rêve absurde :

Il fait nuit. Je marche dans un village déserté. La rue est étroite, elle tourne sans cesse, traversée par des venelles encore plus exiguës qui mènent vers d'autres voies circulaires. Les maisons se ressemblent au point de se confondre. Même taille, mêmes façades. Leurs frontons arborent des enseignes géantes représentant des francisques croisées.

Quelque part derrière moi, un bruit de moteur. Il s'approche, s'amplifie. Très vite, je suis pris dans le faisceau des phares. La peur me cloue sur place, une peur paralysante, fatale. La nuit devient vacarme, le véhicule n'est plus qu'à quelques mètres, fondant sur moi avec une précision diabolique. Je me retourne pour regarder la mort en face. Je suis aveuglé. Une chaleur intense me brûle le visage, le thorax. Des cloques spontanées se forment, ma peau se boursoufle... Je ferme les yeux, j'attends la mort.

Le choc ne se produit pas. La rue est à nouveau vide, sombre, lugubre...

À mon réveil, une silhouette quitte ma chambre. Avant qu'elle ne referme la porte, je reconnais la jeune femme de la photo. Elle est plus jolie que sur le cliché. La vie semble être la clef de sa beauté. Je ne fais rien pour la rappeler. Instinctivement !

Près du lit, sur une table métallique, un bouquet de roses pâles entame sa conquête de la chambre. Posé près du vase, mon portefeuille me regarde. Je l'ouvre.

Parmi les photos qu'il contient, la sienne a disparu.

A suivre...